

## Grand témoin

# VERA MOLNAR : « J'ÉTAIS ATTIRÉE PAR UNE PEINTURE FONDÉE SUR DES CHOSES RATIONNELLES »

À l'occasion d'une rétrospective à Mouans-Sartoux, retour sur le parcours audacieux de la peintre abstraite d'origine hongroise qui s'est révélée à l'orée des années 1950. Entretien.

**Pour commencer, pouvez-vous nous parler de votre enfance en Hongrie ?**

Je suis née en 1924, à Budapest, dans une famille très aisée – j'avais une gouvernante française. Alors que j'avais 10 ou 11 ans, un oncle banquier qui était aussi peintre du dimanche – il s'était fait faire une tunique à la Rembrandt, qu'il enfilait pour peindre – m'a offert une boîte en bois pleine de craies pastel. À cette époque, mes parents avaient une maison de campagne au bord du lac Balaton, et je passais toutes mes vacances à dessiner le paysage au coucher du soleil. Je trouvais cela merveilleux. Il y avait une bande verte en bas pour l'herbe, puis une bande bleue pour l'eau du lac, puis les collines en face, enfin le ciel avec, en haut à gauche, le soleil couchant. Chaque soir, je me servais des mêmes quatre craies, jusqu'au moment où je me suis dit qu'en continuant ainsi, ces quatre couleurs auraient vite disparu. J'ai alors imaginé un processus : plutôt que de toujours prendre l'une de ces quatre craies, je piochais celle placée à sa droite ou à sa gauche, puis celle située à deux cases à droite ou deux cases à gauche, et ainsi de suite, pour augmenter la gamme de couleurs. C'était comme un algorithme d'enfant. En y réfléchissant, je me rends compte que j'ai eu très tôt une affection pour le calcul, dès cet âge-là en fait. C'est amusant de pouvoir le formaliser aujourd'hui.

Un jour, ma mère m'a emmenée à Rome pour visiter la chapelle Sixtine. Devant *Le Jugement dernier* [de Michel-Ange], je me suis mise à compter minutieusement les saints et les apôtres, d'abord à la gauche du Christ, puis à sa droite, bref, à aborder la fresque de manière mathématique. Ma mère, furieuse, m'a crié : « Mais tu ne peux pas approcher cette peinture par le calcul, c'est un sacrilège ! »

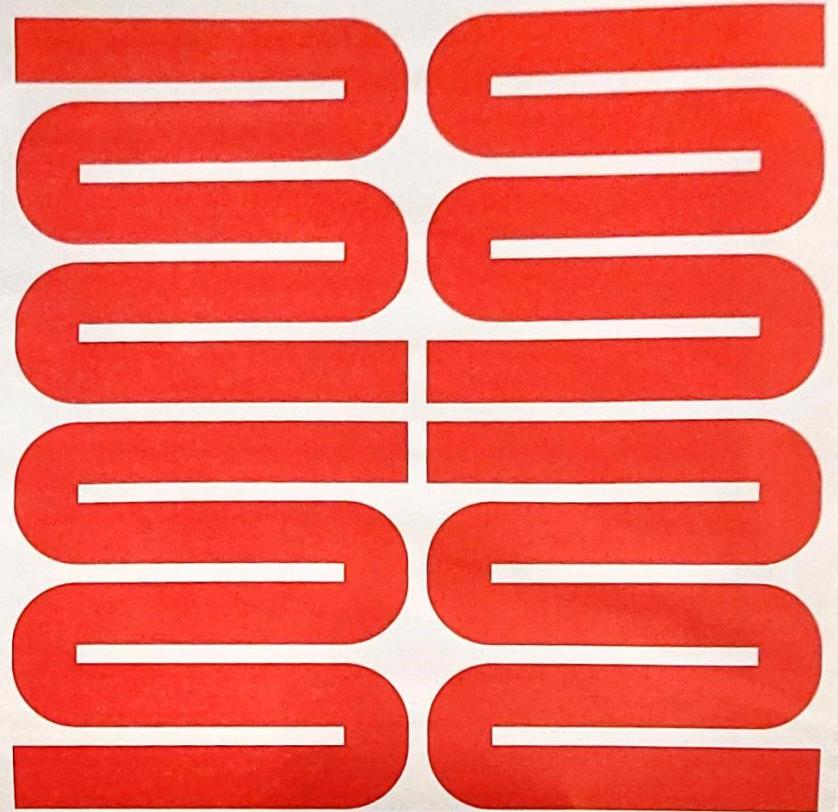
Revenons à mon oncle peintre du dimanche : il avait pour sujet de prédilection les sous-bois peuplés de nymphettes dansant. Je trouvais cela fantastique, la plus belle chose que l'on puisse peindre. Il me peignait à l'huile et, un jour, il m'a autorisée à faire quelques feuilles d'arbre sur une toile. J'étais transie de bonheur. Il m'a aussitôt demandé de lui promettre que si je persistais en peinture, jamais je n'irais dans cette direction. À l'époque, je n'ai pas compris pourquoi, mais je le lui ai promis, à contrecœur. Qui sait si c'est finalement pour ne pas le décevoir que je me suis tournée vers l'abstraction ?

**Dessiner est rapidement devenu une obsession...**

Oui. Lorsque la guerre a éclaté, les écoles ont fermé. Je me suis débrouillée pour trouver des cours de dessin, le matin, et j'ai prétexté ne pas vouloir embêter ma mère en traînant à la maison pour qu'elle accepte que j'y aille. Je me sentais Rembrandt en personne ! Je dessinais tous les jours. Un grand bonheur. « *Me voilà lancée dans l'immortalité !* » pensais-je alors. Puis les cours du matin se sont transformés en cours du soir. Et soudain, que vois-je ? Un homme nu ! Que faire ? Je l'ai dessiné de profil, c'était moins compromettant ! Le hasard a voulu que ce soit en participant à ces cours du soir que j'ai rencontré mon futur mari, François Molnar.

**Vous avez fait une autre rencontre importante, au lycée : votre professeure de dessin...**

Cette femme m'a en effet appris beaucoup de choses. Elle peignait à l'aquarelle et, entre deux cours, préparait ses feuilles de papier en les faisant tremper – cela me fascinait. S'étant aperçue de mon intérêt, lors d'une discussion, elle m'a incité à aller à Florence voir les fresques



Vera Molnar, Cancale, juin 2010. © D.R.

**« Je suis allée sur le pont central de Budapest et j'ai jeté mon tube de peinture noire dans le Danube. Aujourd'hui, c'est sans doute la couleur que je préfère ! »**

de Masaccio dans la chapelle Brancacci de l'église Santa Maria del Carmine. J'y suis allée bien plus tard, avec celui qui n'était pas encore mon mari. Malheureusement, à notre arrivée, la chapelle était en travaux. Face à mon désarroi, un ouvrier italien m'a fait grimper sur un échafaudage – sans doute aussi pour regarder sous ma jupe... Je me suis soudain retrouvée devant les peintures de Masaccio comme personne ne les voit jamais, à un mètre de distance. Superbe. Cette histoire est très importante, car elle montre qu'un événement aussi infime que le conseil d'un professeur peut conduire à un choc énorme.

**Comment avez-vous fait vos premiers pas dans le monde de l'art ?**

En 1942, j'ai passé le concours de l'Académie des beaux-arts de Budapest et l'ai réussi du premier coup. Je me prenais alors pour la « Leonarda da Vinci » hongroise. À l'époque, la Hongrie baignait en plein réalisme socialiste, glorifiant la patrie, la mère et l'enfant, etc. J'ai évolué dans cette ambiance pendant les deux premières années, mais j'ai survécu. Mon professeur de français aux Beaux-Arts était François Gachot, qui a aussi été le secrétaire de Jean Cocteau. Au lieu de nous faire des cours sur la concordance des temps, il apportait des livres d'art. Je me souviens d'un ouvrage sur Henri Matisse avec des couleurs éclatantes, comme on n'en avait jamais vu, puisque le réalisme socialiste prônait des couleurs « sérieuses », du genre camaïeu de bruns. De cet instant date ma première – et peut-être seule... – « performance » : je suis allée sur le pont central de Budapest et j'ai jeté mon tube de peinture noire dans le Danube. Aujourd'hui, c'est sans doute la couleur que je préfère ! Cela a amorcé un deuxième temps aux Beaux-Arts : une période de liberté, le début de ma vie de peintre. J'absorbais tout. Tout et son contraire. En face de l'école, il y avait la petite librairie de l'écrivain Imre Pan. J'y ai découvert, dans les livres, le travail d'artistes comme Vassily Kandinsky, Paul Klee, Pablo Picasso, Kasimir Malevitch, Piet Mondrian et même Jean Hélion – un vrai choc, Hélion.

J'avais alors en tête deux projets : soit m'assumer en tant que jeune communiste, travailler pour l'avenir

Vera Molnar, *Arrondir les angles/B*, 2021, acrylique sur toile.

© galerie Oniris, Rennes

et devenir prof de dessin dans une petite ville loin de la capitale, histoire d'enseigner la beauté de l'art aux jeunes prolétaires ; soit partir en France pour vivre ma vie à moi...

**Vous n'avez pas hésité longtemps après votre diplôme, en 1947. Pourquoi avoir quitté la Hongrie et choisi la France ?**

En réalité, j'ai décroché une bourse d'études du gouvernement pour aller à... Rome, où je me suis... « emmerdée » – passez-moi l'expression ! Je me disais : « Si je vois encore une Madonna con Bambino de Giovanni Bellini, je craque. » J'ai donc décidé d'aller au palazzo Farnese, la résidence de l'ambassade de France, pour demander un visa. Avec mon allure – crinière rousse, pleine de taches de rousseur et visiblement anarchiste –, je n'ai obtenu qu'un visa de dix jours portant la mention soulignée « *aucunement prolongeable* » – je me souviens encore du crissement de la plume sur le papier. J'avais de la famille à Paris, qui m'a accueillie et aidée à régulariser ma situation. Anecdote amusante : sur un malentendu, un fonctionnaire très gentil a cru que j'étais une artiste « prix de Rome » et m'a accordé un visa d'un an renouvelable.

**Vous débarquez donc à Paris en 1947, à l'âge de 23 ans. Comment cela se passe-t-il au début ?**

# Grand témoin



Vera Molnar, *Meules en 8 couleurs*, 2013, feutre et gouache sur papier, galerie Oniris, Rennes, et collection particulière. © François Fernandez

pour moi une grande importance. J'ai aussi beaucoup regardé le travail de Josef Albers.

## Et la musique ?

La musique a été une autre source d'inspiration en effet. Dans les années 1950 et 1960, j'ai assisté à de nombreux concerts du Domaine musical<sup>1</sup>, j'y écoutais des compositeurs comme Pierre Boulez, Pierre Barbaud, Michel Philippot, Iannis Xenakis... Philippot est devenu un ami. J'ai aussi fait la connaissance de Barbaud, quelqu'un de très intelligent et de très fin. On peut dire qu'il est l'inventeur de la musique algorithmique. En tout cas, lorsque je l'ai rencontré, il était le premier en France, sinon le seul, à utiliser de manière systématique l'ordinateur pour la composition musicale. Il avait, à l'époque, accès aux calculateurs de la firme Honeywell Bull. C'est grâce à lui que je me suis mise à la programmation.

**Vous participez actuellement à l'exposition « Elles font l'abstraction » au Centre Pompidou, à Paris (19 mai-23 août 2021), qui regroupe une centaine de femmes artistes. Vous avez reçu, en 2016, le prix AWARE (Archives of Women Artists, Research & Exhibitions). Êtes-vous féministe ?**

Non, je ne suis pas féministe, mais ne le répétez pas ! Je ne crois pas qu'un carré dessiné par une femme soit fondamentalement différent d'un carré dessiné par un homme.

**Dans les pays anglo-saxons (États-Unis, Royaume-Uni), vous êtes vue comme une pionnière de l'art numérique, alors que le Vieux Continent, lui, vous perçoit davantage comme une peintre abstraite. En connaissez-vous la raison ?**

Absolument pas. Regardez, un livre d'artiste sur mon travail récemment paru reprend un ensemble de dessins que j'ai réalisés l'an dernier. Il s'intitule *Main/Machine* [Bernard Chauveau, 2020]. Eh bien, je suis à la fois *main* ET *machine*. Comme on inspire et on expire, je suis les deux, indifféremment. Faire coexister le rationnel et l'irrationnel a été la quête de toute ma vie, jusqu'à ce matin encore...

## PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN SIMENC

1 Attaché culturel à l'ambassade de France en Hongrie entre 1944 et 1949.  
2 François Molnar a cessé son activité artistique en 1960 pour se consacrer à la recherche.  
3 Société de concerts fondée à Paris par Pierre Boulez en 1954, dissoute en 1973.

« Vera Molnar. Pas froid aux yeux », 30 janvier-12 septembre 2021, Espace de l'art concret, château de Mouans, 06370 Mouans-Sartoux, [espacedelartconcret.fr](http://espacedelartconcret.fr); puis, 9 octobre 2021-9 janvier 2022, musée des Beaux-Arts de Rennes, 20, quai Émile-Zola, 35000 Rennes, [mba.rennes.fr](http://mba.rennes.fr)

Je me souviens d'une grande effervescence artistique. Il y avait, par exemple, place Saint-Michel, un café extraordinaire dont j'ai oublié le nom, où j'ai rencontré plein de monde, comme le poète Isidore Isou ou le chorégraphe Maurice Béjart. Au café *Le Select*, à Montparnasse, se retrouvait chaque samedi la diaspora hongroise. J'y croisais Yona Friedman, Simon Hantaï ou Étienne Hajdu – qui m'a présenté Constantin Brancusi –, Auguste Herbin et l'artiste anglais Anthony Hill qui, plus tard, a écrit le fameux ouvrage *DATA. Directions in Art, Theory and Aesthetics* [New York Graphic Society, 1969]. Une fabuleuse introduction dans la vie artistique ! En octobre 1956 – une date dont je me souviens précisément, car c'était au moment de l'insurrection de Budapest –, j'ai rencontré François Morellet et sa femme, qui sont devenus des amis très proches. Grâce à eux, j'ai fait plus tard la connaissance du Suisse Max Bill, ancien élève du Bauhaus qui avait créé à Ulm, en Allemagne, une école de design [la Hochschule für Gestaltung], à qui ils souhaitaient acheter des « multiples ». Je me suis liée d'amitié avec Max Bill, c'est lui qui m'a confortée dans la direction de l'abstraction. Il m'a même invitée à participer à l'exposition « Konkrete Kunst » qu'il a organisée en 1960 à Zurich, pour célébrer les 50 ans de l'art abstrait.

## Quel a été votre cheminement jusqu'à l'abstraction ?

Le cubisme a eu une grande importance pour moi, il m'a aidée à faire la transition entre la peinture figurative et la peinture non figurative. Le cubisme est une peinture figurative : des formes géométriques simples qui représentent la nature ou un individu. Aux Beaux-Arts, j'ai longtemps fait de la peinture cubiste. Puis, peu à peu, je suis arrivée à l'abstraction. Ce n'est pas si simple : on ne peut pas être peintre figuratif le dimanche et peintre abstrait le lundi. Tout le monde recherche le geste « fou ». Savez-vous ce qu'a fait František Kupka après avoir réalisé sa première peinture non figurative ?

Vera Molnar, *30 lignes brisées*, 2020, laine tissée, Bernard Chauveau/Galerie 8+4, Paris, et Vera Molnar, *Nocturne*, 2020, acier, collection particulière.

© François Fernandez

Eh bien, il est allé dans une forêt et s'est agenouillé pour explorer la nature de le pardonner de l'avoir trahie. Cela montre bien la difficulté de la liberté totale, le trouble dans lequel on se trouve quand on décide de tourner le dos à la figuration. À chacun d'inventer ses propres limites. La première idée était de s'orienter vers le mysticisme, très en vogue en Europe centrale, notamment à Vienne, avec la théosophie de Rudolf Steiner, mais je n'ai jamais été mystique. Une autre direction possible était le « mysticisme politique ». Mais travailler pour le bonheur du peuple, on sait où cela a conduit... Pour ma part, j'étais attirée par la pensée scientifique, autrement dit par une peinture qui se fonde sur des choses rationnelles. C'est ainsi que je suis « tombée » dans l'obédience constructiviste.

**« Je ne crois pas qu'un carré dessiné par une femme soit fondamentalement différent d'un carré dessiné par un homme. »**

**Vous avez intitulé une recherche Courbe Sainte-Victoire.**

**Est-ce l'une de vos dernières traces figuratives ?**

L'histoire est très simple. Mon mari travaillait au MIT [Massachusetts Institute of Technology], à Cambridge, aux États-Unis. C'était une période où j'éprouvais une certaine lassitude des carrés et des rectangles. Comme j'avais du temps, j'écumais les bibliothèques du campus. Un jour, je suis tombée

raide amoureuse de la « courbe de Gauss », que l'on utilise pour faire des statistiques. Une superbe courbe mathématique en forme de cloche, avec un soupçon de désordre, qui m'a inspiré une série de dessins. Malheureusement, un soir, dans un motel, quelqu'un a volé la mallette de mon mari qui contenait ces dessins. Beaucoup plus tard, à l'occasion d'une exposition à Aix-en-Provence, j'ai découvert le profil de la montagne Sainte-Victoire et y ai trouvé quelques ressemblances avec la courbe de Gauss. D'où ce titre : *Courbe Sainte-Victoire*.

**Entre 1958 et 1968, vous avez expérimenté ce que vous appelez « la machine imaginaire », autrement dit agir « comme si » vous disposiez d'un ordinateur... Comment faisiez-vous ?**

C'est très simple : sur une feuille, je dessine, par exemple, vingt-cinq carrés, cinq dans la hauteur, cinq dans la largeur. Puis j'invente un programme : le premier carré en haut à gauche, je le déplace de plus ou moins 1 mm sur l'axe x, idem sur l'axe y. Ensuite, je fais de même avec le deuxième carré en modulant plus ou moins l'abscisse et l'ordonnée. Et ainsi de suite pour chaque carré. Je perturbe donc un système à l'origine parfaitement ordonné pour en révéler autre chose, ce que j'ai appelé par la suite « le 1% de désordre ». Bref, c'était un programme informatique sans ordinateur.

**À partir de 1969, vous avez eu accès à un ordinateur. Concrètement, qu'est-ce que cela a changé ?**

